

La Jeune Fille Pauvre

(Suite de la 1^{ère})

Son coupé, au lieu de s'arrêter chez lui, le transporta, lui et sa protégée devant l'établissement des "Oiseaux."

La jeune fille pâle, et tremblante d'émotion en revoyant ces murs qu'elle avait quittés en de si terribles circonstances, fut obligée de s'appuyer sur le bras du docteur pour se soutenir. Ils pénétrèrent ainsi dans le parloir, où parut peu après la supérieure de la maison.

— Méchante, méchante enfant ! murmura-t-elle en embrassant Fernande. Vous mériteriez bien que je vous gronde. Rester si longtemps sans donner signe de vie ! C'est d'un mauvais cœur, vraiment. Regardez-là, docteur, elle est toute défaite !... Fi ! mademoiselle ! d'oublier ainsi ceux qui vous aiment !.....

Et mille autres choses de ce genre dites d'un air si charmant et si tendre que le docteur lui-même en était ému.

Fernande dut raconter sa triste histoire. Elle le fit simplement, sans réticence, entre les baisers de la bonne supérieure et quelques larmes aussitôt essuyées. Elle n'omit rien, pas même l'accusation dont elle avait été la victime, et la manière providentielle dont l'avait sauvée le docteur.

— Je commençais à douter de l'humanité après m'être heurté à quelques égoïstes, continua-t-elle, Dieu n'a pas permis que ce doute prit racine en mon cœur ; il m'a fait rencontrer sur ma route le plus généreux des hommes que j'appelle le meilleur de mes amis. C'est lui qui m'a ramené à vous, ma seconde mère, à vous que je voulais tous jours recevoir. Le reste est effacé, et j'ai moins peur de l'avenir.

— Vous avez raison, mon enfant, répliqua la supérieure. Je voudrais vous en vouloir de n'avoir pas plus tôt pensé à votre vieille et constante amie, et ne le peux. J'avais parlé au docteur d'un projet vous concernant. Il a dû vous le soumettre. Je n'espérais pas le voir se réaliser si vite. Je reçois à l'instant une lettre dans laquelle on me demande une jeune fille instruite qui consentirait à aller habiter un château toute l'année, et à donner des leçons à une enfant de douze ans. On offre 2,500 francs d'appointements. Inutile de dire que la maison est honorable—je ne me chargerai pas de la proposition.—Que pensez-vous de cela, Fernande ? Vous voyez la difficulté qu'il y a pour une jeune personne comme vous d'avoir un travail régulier. Tous s'oppose à ce que vous réussissiez, votre timidité surtout. D'un autre côté, je ne dois pas vous laisser ignorer que, dans la position que je vous propose, il vous faudra probablement une grande abnégation et beaucoup de courage. Si vous rencontrez de bonnes natures vous jouirez de quelque bonheur ; sinon.....

— J'ai appris à ne pas être difficile, interrompit Fernande. — Sans être difficile, mon enfant, dit le docteur, il y a de ces choses que l'on supporte avec peine, de ces riens qui blessent profondément.

— Je saurai être patiente docteur.

— J'en suis persuadée, chère enfant, reprit la supérieure, mais le docteur et moi nous devons vous prévenir. Je vous connais assez pour savoir ce que vous pourriez, et c'est parce que

je vous connais, que je sais que, si vous souffrez, ce sera beaucoup, que je m'effraie d'avance des tortures morales qui peuvent vous être imposées, il n'en sera peut-être rien. Dieu le veuille ! Peut-être trouverez-vous dans madame Lobeau de Fineste une seconde mère ; c'est là mon vœu le plus ardent. Que voulez-vous que je réponde ?

— Si j'étais seule, madame, la réponse serait bientôt faite. Surmontant mes répugnances, vaincue par la nécessité, je vous dirais : Je pars ! Je ne suis pas seule, et mon père voudrait-il ?.....

— Votre objection est juste, mon enfant, ajouta la supérieure. Avant d'en parler à monsieur le duc, nous avions convenu de vous soumettre nos plans. Vous êtes une courageuse fille ; j'étais sûre de votre adhésion. Je sens ce que vous éprouvez. A la crainte d'aller vivre en étrangère chez des indifférents se joint la douleur de vous séparer de votre père.....

— Oui, madame, c'est cela surtout. Que deviendra-t-il sans moi ! Et moi.....je n'ai plus que lui.....

— Pauvre chère, que de sacrifices le devoir impose !

— Si mon père ne devait pas en souffrir !..... Il faut pourtant qu'il se décide. Que deviendrons-nous sans cela ? J'envie l'ouvrière dans sa mansarde ; elle, au moins, sait gagner sa vie, et moi, rien, rien !..

Les pleurs voilaient sa parole. Lorsqu'elle fut plus calme, il fut convenu que le docteur, en la ramenant à Passy, instruirait le duc des offres de madame Lobeau de Fineste. Fernande et son protecteur quittèrent la supérieure et s'arrêtèrent quelques instants chez celui-ci pour voir la sympathique madame Alfaut. La question de l'argenterie ayant été de nouveau soulevée, force fut à Fernande de reprendre les couverts ; elle ne le fit qu'à la condition de rembourser plus tard le prêt qui lui avait été fait. Le docteur et sa femme voulurent s'en défendre ; ils furent obligés de se soumettre à la décision de la jeune fille qui ne fut pas dupe de leur prétendu étonnement concernant les 500 francs envoyés. Bon gré, mal gré, ils durent accepter ses remerciements comme ils avaient reçu sa lettre.

Le docteur Alfaut était alors un homme de soixante ans, à la physiologie intelligente et fine, au regard pénétrant et scrutateur. Sa tête semblait s'incliner sous le poids de la pensée. Il avait la parole facile ; passait pour très érudit ; était estimé de ses collègues, aimé de ses clients ; jouissait d'une grande réputation de bienfaisance ; avait assez de fortune pour faire du bien, pas suffisamment pourtant pour étaler le luxe de la plupart de ses confrères.

Volontiers le pauvre l'appela à son chevet ; il savait que la note des visites ne serait pas présentée s'il ne la demandait pas ; il savait aussi l'inépuisable bonté du prêtre, et ce qu'il avait été pour tant de malheureux. Il ne redoutait donc pas ses manières, un peu brusques parfois, ni la rudesse de son langage, et se croyait guéri dès qu'il le voyait apparaître sur son seuil.

Madame Alfaut était presque toujours de moitié dans les bonnes œuvres de son mari. Sa vie n'était qu'un acte de charité. Que de fois on l'avait vue portant elle-même le bouillon au convalescent, la bouteille de vin vieux au valétudinaire, et cela avec une simplicité si grande qu'elle était étonnée de

s'en entendre louer. N'ayant pas d'enfants, elle appelait les pauvres sa famille, et jamais mère n'a été aussi dévouée qu'elle pour le bien des siens.

On aimait à voir sa figure encadrée dans sa chevelure blanche, son sourire franc et gracieux, la douceur qui l'enveloppait en quelque sorte. L'aménité de ses manières, le charme de sa personne, tout, en elle, attirait et attachait. Et avec cela, si gaie qu'on oubliait son âge.

Il ne faut donc pas s'étonner de la sympathie qu'elle avait suscitée à Fernande.

Les malheurs de la jeune fille l'avaient émue au plus haut point. Elle avait d'abord conçu le projet de la prendre, d'en faire son enfant d'adoption. Mais le duc était là. Le docteur qui le connaissait de longue date, savait bien qu'il ne fallait pas songer à lui faire une proposition semblable. Comment les tirer d'embarras ? Le docteur et sa femme élaborèrent plus d'une idée, et Fernande leur ayant fait part de l'intention qu'elle avait de voir la supérieure des "Oiseaux", il convinrent enfin de soumettre la question à cette dernière.

Justement le docteur était le médecin de l'établissement, il n'avait donc pas à se préoccuper de la présentation. Nous savons ce qui résulta de cette entrevue.

Cela ne suffisait pas ; le plus difficile était de décider le duc. Le docteur, accumulant les arguments dans son esprit, et suivi de Fernande, alla assiéger la place.

XV L'ARGUMENTATION D'UN GÉNÉRALISME.

— Hé quoi ! docteur ! vous vous êtes donné la peine de ramener Fernande ! C'est trop de bonté, vraiment fit le duc en revoyant M. Alfaut et en lui tendant la main. Je crois décidément que vous négligez vos malades. Si en est ainsi, vous avez bien changé.

— Seriez-vous fâché de me revoir, monsieur le duc, répliqua celui-ci en prenant le siège que lui offrit Fernande avant de passer dans sa chambre.

— Oh ! la vilaine idée, Monsieur ! répliqua le duc. Ne suis-je pas quelque peu comme l'exilé ? Les heures sont parfois bien lentes pour moi, vous me les faites oublier.

— Seriez-vous devenu flatter monsieur le duc ?

— Non ! je sais que vous n'aimez pas les flatteurs.

— De mieux en mieux.

— Qu'avez-vous fait avec Fernande ?

— Beaucoup et rien, répondit lentement le docteur.

— Vous êtes peu explicite.

— Et si je vous prouvais le contraire ?

— Preuve !

— Patience ! Mademoiselle Fernande et moi, nous nous sommes occupés de l'avenir.

— N'est-ce pas beaucoup ?

— J'en conviens.

— Nous n'avons pu rien décider.

— Voici ce dont il s'agit : on offre à mademoiselle Fernande une occupation qui lui donnera 2,500 francs de revenu net.

— C'est moi qui dois travailler, et non elle.

— Vous ne le pouvez encore, monsieur le duc.

— Nous attendrons.

— Et si, en attendant, la position offerte échappait à votre fille ?

— Elle en chercherait une autre.

— Vous savez, monsieur le duc, que cela se trouve rarement.

Ce qu'une Mère doit à son Enfant.

L'enfant dépend de sa mère pour ses forces et sa santé.



Une mère ne peut pas donner à son enfant ce qu'elle ne possède pas elle-même. Si elle est faible, elle ne peut pas lui donner la force ; si elle est malade, elle ne peut pas lui donner la santé. Ces énoncés sont évidents ; ils n'ont pas besoin d'explications ni de défense ; ils sont clairs comme le jour.

Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est qu'il y a des milliers de femmes qui attendent l'heure de la naissance de leur enfant dans l'angoisse et dans la douleur, et qui pourraient être heureuses et en bonne santé, si elles le voulaient.

Quelle est la femme qui ne voudrait pas être bien portante et avoir un enfant plein de santé ? Le vouloir n'est pas suffisant, il faut employer les moyens nécessaires.

Les **Pilules Rouges** sont offertes aux femmes faibles et souffrantes comme moyen d'acquiescer des forces et de revenir à la santé. Des milliers de femmes s'en sont servies et assurent qu'elles ont rempli le but pour lequel elles sont destinées.

Si la femme malade veut revenir à la santé, si la mère de famille faible, veut acquiescer des forces, les **Pilules Rouges** sont là pour l'aider. Elles ont aidé tant de femmes qu'il n'est plus permis de douter de leur efficacité.

Elles donnent la santé aux femmes de tout âge et les guérissent sûrement de tous les maux dont elles peuvent souffrir ; elles adoucissent les angoisses de la maternité et donnent à la mère la force et la santé qu'elle transmettra à son enfant.

"Depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis la naissance de mon premier enfant, dit Madame Jos. Deleau, je souffrais d'une douleur dans le côté, et de beau mal pour lesquels les médecins ne pouvaient me faire aucun bien ; je souffrais aussi de mon estomac, ma digestion se faisait mal, je me levais le matin fatiguée et ahurie et à peine capable de me traîner. J'écrivis alors aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine qui me conseillèrent de prendre les **Pilules Rouges**, et 7 boîtes de ces merveilleuses **Pilules** me guérirent complètement pour tous ces troubles qui m'étaient restés après la naissance de mon premier enfant. Elles me mirent forte et courageuse ; j'aurais bien voulu connaître ce bon remède avant, car j'avais dépensé beaucoup d'argent et aussi j'avais terriblement souffert ; il m'aurait épargné beaucoup de troubles." Madame JOSEPH DELEAU, Creighton, Pa.

"Pour m'être levée trop vite après la naissance de mon premier enfant, dit Madame Augustin Galipeau, je restai presque infirme ; je souffrais de toutes sortes de maux, j'étais d'une faiblesse extrême et je pouvais à peine me traîner dans ma maison. Une de mes voisines me conseilla de prendre les **Pilules Rouges** que je pris pendant un an, et après avoir été malade pendant 6 ans, elles me guérirent complètement. Je prends encore les **Pilules Rouges** de temps en temps afin de me tenir forte, mais je n'en ai pas besoin, car je ne souffre plus et je suis en parfaite santé. Je conseille aux mères de famille de prendre les **Pilules Rouges**, car elles guérissent les maux auxquelles elles sont exposées." Madame AUGUSTIN GALIPEAU, Val Morin, Co. Terrebonne, Qué.

Les **Pilules Rouges** sont essentiellement une médecine pour les femmes ; elles guérissent toujours les irrégularités, l'inflammation, les ulcérations et le beau mal. Elles sont le remède à prendre pour préparer à la maternité et elles sont un tonique sans égal pour aider aux mères qui nourrissent leurs enfants.

Les Médecins Spécialistes de la **Cie Chimique Franco-Américaine**, peuvent être consultés gratuitement soit par lettre ou à leur bureau, au No. 274 Rue St-Denis. Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour les femmes qui veulent prendre les **Pilules Rouges**, d'aller consulter ces médecins, cependant, nous ne saurions trop conseiller aux femmes qui souffrent depuis longtemps et qui se seraient découragées, d'aller voir ces médecins ou de leur écrire et d'apprendre d'eux ce qu'il leur faut faire pour aider à l'effet des **Pilules Rouges** et les ramener à la santé.

Les consultations au bureau sont données tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 heures du matin à 9 heures du soir.

Les femmes devront refuser comme imitations toutes **Pilules Rouges** vendues de porte en porte, au 100 ou à 25c la boîte et aussi exiger que le nom de la **Cie Chimique Franco-Américaine** soit sur chaque boîte ; c'est le seul moyen d'avoir les véritables **Pilules Rouges** et de se guérir rapidement.

Si elles ne peuvent les obtenir de leur marchand, elles leur seront expédiées sur réception du prix 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,
No. 274 Rue St-Denis, Montréal, Canada.

SOMETHING OF INTEREST TO BUYERS.

We have just finished stock-taking and find that we have too many goods in several lines notwithstanding this fact we are receiving more goods every week direct from mills which we ordered last fall. Our bright and well lighted stores enable customers to that notice no "old timers" are offered for sale even at 50 percent below cost. When accidentally we get goods faded we just give them away so that our always up-to-date stock will not be impaired.

What we propose to do for the next 30 days is to give more value for a dollar than ever was given in Summerside before, for cash or the product of the farm.

HAT AND CAP DEPARTMENT DRY GOODS DEPARTMENT

In this department can be seen a big table containing 400 Felt Hats, men and boys, black, brown and Grey, all sizes, at 25c to 80c, regular price 50c to 1.50

CLOTHING DEPARTMENT

One big table full of men's suits, 1-3 off regular price. A line of Waistcoats, 50 off them, 1.00, worth \$2.

Boot and Shoe Department

300 pairs Ladies', Gents', Boys', Girls' and Infants, 1-3 to 1-2 off.

All kinds of REQUISITES for LOSTER FACTORIES. Two cars each Barbed Wire, Nails, Cordages. Three cars Flour, Cornmeal and Rolled Grains. One car Redpath Granulated Sugar.

Ladies visiting our Dry Goods Department will notice the room newly fitted up at south end specially for Ladies' made up garments, a magnificent stock of which is just opened. Gents' Novelties in Shirts, Ties and Collars.

R. T. HOLMAN.